

La grâce d'être femme

Georgette Blaquière ; Editions Saint Paul ; 1980.

Nota : j'ai hésité à faire une fiche de lecture de ce livre, car il ne m'a pas paru majeur... jusqu'à ce que les dernières pages et la post-face du Père Jean-Michel Garrigues, o.p., me fasse changer d'avis. Ce livre, pour faire pendant au livre de Jo Croissant, *La Femme sacerdotale ou le sacerdoce du cœur*, pourrait être ainsi sous-titré : *La grâce d'être femme ou le prophétisme de l'intuition*. Car c'est bien ce qui me semble intéressant dans ce livre : souligner le fait que la femme a un sixième sens, et tâcher de comprendre quelle place cela lui indique dans l'Église. Ce livre est lui-même une intuition : il n'est pas très clair, très construit autour d'une thèse de fond (à part celle, dans un élan de mauvais féminisme, que la femme ait une âme...), mais il n'est pas faux pour autant. Il est à expurger et reformuler pour en dégager le message. A mon sens.

« Je veux seulement partager la lecture de la Parole de Dieu qu'il m'a été donné de faire, la contemplation du message évangélique en ce qui concerne les femmes. C'est-à-dire une contemplation du dessein d'amour de Dieu sur la femme tel que Jésus-Christ l'a révélé : la femme créée comme l'homme à l'image de Dieu, manifestant comme l'homme le mystère de Dieu, et appelée comme l'homme à la suite du Christ et au service du Royaume. Il m'a semblé évident que tout au long des Évangiles transparaissait la volonté délibérée de Jésus de rendre à la femme sa vigueur originelle, et de la remettre debout et libre devant son Dieu et devant les hommes : la Parole de Jésus est d'abord un message de libération de la femme en son être le plus profond, sans laquelle toutes les autres libérations sont vaines. C'est ensuite un message révélateur de la significations des divers aspects de la vie féminine dans leur épaisseur concrète et quotidienne et, par là-même, de mystère féminin. C'est aussi et surtout une consécration de la femme au service du Christ et de l'Eglise. »

Jésus vient libérer la femme, pas d'abord dans ses droits, mais dans son être, comme toujours, dans une œuvre de re-création, qu'Il accomplit souvent le Sabbat. Toutes les guérisons opérées le jour du Sabbat ont ceci de commun qu'elles sont accomplies à l'initiative de Jésus. La « libération » de la femme fait partie des signes du Royaume.

Jésus, en faisant mention de l'origine, va libérer la femme de son conditionnement sociologique : de propriété de l'homme en vue de lui assurer une descendance, elle (re)devient une partenaire libre, égale, complémentaire. Il s'agit de s'attacher à sa femme (verbe signifiant aussi l'Alliance dans l'AT), et non pas de se faire un baal (un mari-maître assurant la fécondité). La répudiation n'ayant été qu'une permission divine face au problème de la « sclérocardia », la « carapace du cœur » de l'homme. L'adultère est un crime pas uniquement de la femme, mais aussi de l'homme. La mariage et la fécondité ne sont que des états transitoires, supports de la charité qui demeurera seule dans l'au-delà. La vraie réalité n'est pas la chair et le sang, les entrailles et les mamelles, mais l'esprit qui est vie, la conservation de la Parole de Dieu en soi. La maternité peut devenir plus large que la simple grossesse : la joie de faire naître un homme au monde.

Jésus délivre la femme du soupçon d'être impure et séductrice : la femme adultère, la prostituée de l'onction à Béthanie, Marie-Madeleine au tombeau eu Ressuscité, toutes sont situées dans la perspective d'une relation de foi. Beaucoup d'autres femmes sont présentes dans l'Évangile, qui possèdent une dimension prophétique. La parabole des vierges sages sous-entend la virginité consacrée qui annonce la plénitude du Royaume dans l'éternité. Élisabeth, que l'on disait stérile, est réservée pour l'annonce des temps messianiques. La veuve est celle à qui Dieu a repris : elle n'a plus rien à posséder et même à espérer, si ce n'est en Dieu, qui la comble. La Syro-phénicienne ne perd pas la foi en un Dieu qui permet le malheur de l'enfant innocent mais ne le veut pas positivement, et elle provoque une anticipation de la ruine de Satan par sa prière persévérante. Se sont des femmes qui seront toujours aux avant-postes : la première personne à reconnaître le Messie publiquement

est Élisabeth ; la première personne à entendre que la mission du Messie est de faire la volonté du Père est Marie ; la première personne à provoquer un miracle est Marie ; la première personne à qui Jésus dit qu'Il est le Messie est la Samaritaine ; la première personne à entendre parler de la vie éternelle est Marie-Madeleine lors de la résurrection de Lazare ; la première personne à qui la Résurrection est annoncée est la femme de l'onction à Béthanie ; la première personne à être témoin de la Résurrection de Jésus est Marie-Madeleine.

Lors de l'altercation entre Marthe et Marie, à Marthe qui parle d'obligation morale (*dei*) ou de convenance (*prosekei*), Jésus répond sur le plan de la nécessité ontologique (*chrè*), au sujet de l'union à Lui. Lors de l'onction à Béthanie, Jésus dit littéralement : « elle a fait ce qu'elle avait à faire », c'est-à-dire poser un acte prophétique. « Après cela, il ne reste plus à Jésus qu'à accomplir ce qui a été ainsi annoncé. Et Marie (soeur de Marte), au pied de la Croix, mesurera sans doute dans toute sa plénitude la portée du geste qu'elle accomplit aujourd'hui. Elle a vraiment fait 'ce qu'elle avait à faire...' » Tandis que les hommes, eux, n'ont pas compris les signes de Jésus, comme il en fit au lavement des pieds.

« (...) les saintes femmes de l'Évangile ont reçu et exercé une sorte de ministère 'vertical', directement ordonné à la personne de Jésus, d'ordre prophétique et charismatique. (...) Comment, dès lors, en continuité avec les femmes de l'Évangile, les femmes modernes peuvent-elles devenir les servantes de l'Esprit qui, depuis toujours, parle par les prophètes et donne à l'Église l'âme qui en fait un corps vivant ? Le problème urgent me paraît donc, non pas d'ouvrir aux femmes l'accès au ministère sacerdotal masculin, mais d'inventer comment les femmes dans l'Église d'aujourd'hui peuvent concrètement être reconnues dans leur grâce prophétique propre et exercer ce charisme, car il semble évident que Jésus a voulu le rendre indispensable aux apôtres eux-mêmes, et complémentaire de leur ministère spécifique. (...) Sans les femmes, Pierre et Jean aurait-ils couru au tombeau vide ? (...) Pour ma part, je crois profondément que l'avenir de l'Église dépend de la 'reconnaissance' du mystère et du ministère de la femme comme aussi de sa disponibilité à l'Esprit-Saint. »

Marie est à la fois Mère de Jésus et Mère de l'Église, d'une maternité spirituelle. Elle est aussi prophète, en soi : annonce de la plénitude du Royaume, victoire sur le Serpent, la première transfigurée dans la gloire. « C'est pourquoi Marie n'est pas le 'modèle' de la femme, mais elle est la femme transfigurée, la femme en qui la gloire de Dieu qui l'habite au plus profond est dévoilée, manifestée pleinement : la transfiguration n'est pas une transformation de la réalité dans sa pauvreté, elle est l'épiphanie de la gloire réelle mais cachée sous les apparences les plus humbles. »

Post-face du RP Garrigues :

« Mais c'est seulement par le ministère de l'homme que la femme garde pure sa disponibilité au Seigneur : en soumettant au discernement du pasteur ses grâces prophétiques qui ouvrent le cœur à la sanctification, elle les préserve des illusions de l'illuminisme. (La grande hérésie illuministe qu'a été aux 2^{es} et 3^{es} s. le Montanisme s'est produite quand des évêques et des prêtres se sont mis à la remorque des 'prophétesses'.) Pour que la femme soit le cœur de l'homme, il faut qu'elle l'accepte comme sa tête, et pour que l'homme soit en vérité la tête de la femme, il faut qu'il la découvre comme son cœur. (...) Si la femme doit se soumettre au ministère de l'homme, l'homme, lui, doit se laisser consacrer dans le mystère de la femme. (...) L'homme étant ordonné pour représenter Dieu dans ses interventions temporelles pour l'Église, la femme étant consacrée pour anticiper l'Église dans son état éternel pour Dieu, leurs rôles respectifs dans l'économie du salut où ils constituent ensemble l'image de Dieu, sont inséparables mais irréductibles l'un à l'autre, 'afin qu'aucune chair n'aille s'enorgueillir devant Dieu' (1, Co 1, 29). »